

Promenade-lecture en rêveries à propos de l'ouvrage *Hédi Bouraoui : Poaimer autrement*, par Abderrahman Beggar, CMC Editions, 2019.

On ne le rappellera jamais assez : la poésie est le creuset de l'être.

Certes Hédi Bouraoui est bien l'écrivain que l'on connaît aux multiples facettes, tantôt romancier, tantôt essayiste, tantôt critique, « *un conteur sur la place publique, aussi léger que le vent, un colporteur de fables, de faits, de mots, d'échos, de rumeurs, un héraut de la mémoire, de l'amour, de la bravoure, de la douceur* », comme le formule, dans sa préface (p 6), Abderrahman Beggar. Certes il est aussi ce voyageur littéraire des continents multiples -- l'Afrique où il est né, l'Europe (la France) où il s'est formé, l'Amérique (le Canada) qui l'a adopté, l'Asie qui l'a fait rêver. Mais au-delà du scintillement littéraire de toutes ces facettes, c'est bien dans la poésie qu'il plonge les racines profondes de son écriture et les germes de son être.

On ne le rappellera jamais assez : la poésie est le creuset de l'être.

On ne résume pas une anthologie comme celle-ci. D'ailleurs, comme le dit encore Abderrahman Beggar : de telles « *errances poético-existentielles ne se prêtent pas à une lecture linéaire* » (p 11). Il s'agit bien d'une « *écriture plurielle* », « *un travail qui adhère à plusieurs mouvements poétiques (romantisme, symbolisme, dadaïsme, etc.) tout en les dépassant* » (Abderrahman Beggar, p 14). Cette écriture plurielle, il faut la parcourir à petits pas feutrés, il faut la distiller goutte à goutte comme un élixir de jouvence, il faut la humer comme un parfum puissant, il faut la déguster comme un vin ancien, dont la robe se prolonge sur la langue de longues minutes par une traîne indescriptible...

Donnons-en quelques exemples. Poursuivons, sur le sentier des mots, une promenade-lecture dans cet ensemble riche et varié, foisonnant comme un buisson printanier. Nous partirons d'une table rase existentielle, d'un degré zéro de l'écriture :

*« Je ressors canalisé*

*Réduit au commun dénominateur*

*Mon fluide et mes pulsions se sont figés*

*en un Objet révélateur*

*D'un certain malentendu*

*dont j'ai été l'auteur » (Création, p 17).*

Au sein d'un chaos originel, d'un nœud de « *Vermicelles embrouillés dans un miroir opaque* » (*Silence*, p 21), germe alors l'« *Épigrammatique Amoureuse* » (p 22) où « *L'amour : tire sa force de son désordre* » (page 22), où « *les paroles dénaturées (...) souhaitent une conquête / Scintillante de jouvence* » (*Au lecteur*, p 26). Ainsi « *des perles, des mots, des perles... (permettent de) tisser une nouvelle toile* » (*Semence*, p 27).

Alors la nature explose. Même si l'auteur refuse d'être épinglé « *Comme un papillon Collectionné* » (*Crucifié*, p 28), il est part d'un grand mouvement cosmique où le « *lotus sacré / qui pousse / Dans tes vases flottants / Régale le poète* » (*On sculpte le nénuphar*, p 31), où « *les visions fantasmagoriques / Décrivent les lieux géométriques / Pour effleurer les inconnues* » (*Caresses collectives*, p 34), où l'on perçoit « *le parfum des Roses rouges* » (*Traqué*, p 35), où miroitent des « *grains de sable sensuellement savoureux* » (*The British way*, p 37), où s'envole, malgré les griffures du scalpel, un « *mystère / plus léger / que l'air* » (*Remodelée*, p 41), où l'on sent « *La Beauté d'une confiance Absolue / D'Amis muets et lointains* » (*Notre lumière*, p 44).

Non pas, bien sûr et loin de là, que la douleur existentielle ait disparu : « *ma guerre s'est déclarée / Ma coquille sèche mutilée a soif de trêve* » (*Emballé*, p 45), les « *gestes sont noyés / Dans des marasmes mentaux* » (*Bandé*, p 46) Bien sûr demeurent « *Les lambeaux pulvérisés / De mon environnement* » (*Pavé moussé*, p 50). Mais « *Regorgée de vers (...) Éclairs de rires diamantés / L'angoisse se retire* » (*Téléph-o-n-igure*, p 48). A fortiori, dans la sagesse du troisième âge, quand « *L'intérieur velouté met en veilleuse / L'inquiétude* » (*L'âge d'or*, p 109) ». La vie triomphe de la désespérance. L'amour triomphe de l'angoisse. On ne le rappellera jamais assez : la poésie est le creuset de l'être.

On ne résume pas une anthologie comme celle-ci. Alors je ne peux pas vous rendre compte des innombrables trouvailles verbales, des moments d'humeur ou d'humour, de toutes les gerbes d'images qui, comme dans la dialectique chère à Hegel, jaillissent, à chaque instant, de l'opposition de deux contraires. « *Le Meurtrier / Danse / Dans / Un chahut qui lui renvoie / Des Bises* » (*Récompensé*, p 57). « *Au seuil de la mort-vie* » (p 75), la transpoétique bouraouienne, c'est aussi le dépassement dialectique de la contradiction permanente et interne

du monde, « *Source / D'antagonismes moqueurs* » (*Massacrade*, p 60) où « *Modestie et arrogance se marient* » (*Indécence*, p 127), où partout « *évoluent sans mots des poupées équivoques* » (*Death trap*, p 149).

Reprenons notre promenade-lecture. Au-delà de la nature, rencontrons cette fois l'homme et sa profondeur. « *Je me suis promis de laisser tomber / Comme l'arbre le fruit mûr / Toutes les personnes amidonnées* » (*Parsemer*, p 52). Recherche de l'homme intérieur d'abord : « *Le seul espace viable c'est de courir / en soi* » (*Inter-Exter*, p 64). Puis découverte de l'altérité, de la relation nécessaire avec l'autre, des « *surprises de la fraternité* » (*Projets fraternels*, p 91). « *Mes bulles émotionnelles / T'accompagnent* » (*Transévaison*, p 67), aussi bien localement dans les « *terres infestées / D'Injustice* » de Haïti (*Les Globules de ton île*, p 83) ou dans « *Sofia détruite / Ville violée* » (p 105) ou au « *Mexique, pays des loteries et des sifflets* » (*Mon Mexique bariolé*, p 123), ou encore *au cimetière juif à Prague* (p 128), que, plus généralement, dans toute la « *Terre empêtrée de guerres* » (*Ta terre*, p 100). Une fraternité universelle que Bouraoui a même su déchiffrer dans les « *illuminations autistes* » (p. 191 et suivantes), qui constituent le point d'orgue final de la présente anthologie. La poésie mène à la morale. Nous devons donc basculer dans un monde fraternel où se mêlent : « *Chants créoles / Chants Wolof / Chants Arabes / Chants Berbères : Chants... chants... chants... / Chants de la liberté* » (*Articulation*, p 93). Nous devons reconnaître ce fait fondateur essentiel : « *l'amitié seule évidence de l'homme* » (*Trajets*, p 134) et alors :

« *Surgit victorieuse une coexistence pacifique qui tire des points, un trait / Sur l'Autre sans le soustraire, l'additionner, le diviser, le multiplier...* » (*Entre mutations*, p 147).

Une fraternité qui, bien sûr, ne saurait oublier son image parallèle, la sororité :

« *Ma sœur seul soleil qui m'enchaîne / A ma terre parfum de jasmin et de fleur / D'oranger* » (*Ma sœur*, p 160)

L'une des facettes essentielles de l'être humain et, par suite, du poète, témoin exemplaire de l'homme, « *Caméléon changeant à tout moment* » (*Fondement*, p 56), c'est le recours permanent à l'imaginaire qui permet de transcender le réel. « *Tu te réfugies dans l'imaginaire / comme la larve dans une pomme* » (*Déconcerter*, p 53).

« *Mandarine-moi ton soleil* » (*Energie*, p 65), avoue superbement Bouraoui.

Il faut donc rêver le monde, rêver l'altérité salvatrice et la fraternité, il faut laisser les mots « *rôder dans sa mémoire dépliée* » (*Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage*, p 113). Il importe que, sur les sentes boisées de la rêverie, « *l'équilibre porte ses fruits dans le multiple des fleurs* » (*Racine*, p 136). Il faut fantasmer, illusionner. Puisque « *L'invite scintille dans la galaxie / De l'Imprévu* » (*Exil*, p 183), il faut savoir boire « *L'écume cristalline des chimères* » (*Paysure*, p 177).

« *Le poème jaillit, il faut le vivre* » (*Poésie*, p 110). Alors seulement « *L'effroi et l'angoisse se suspendent / Comme ces ponts qui accouplent / goulûment les rives* » (*Départ/Arrivée*, p 133). Alors seulement, face à « *L'immobilité des choses (...) le cœur prendra place dans l'harmonie du soir* » (*Excès de silence*, p 98) et « *les nuits s'auréolent de phosphore* » (*Eclat-poème*, p 167). Alors seulement « *les oeillets / De la tendresse orneront les fronts des gouverneurs-épouvantails* » (*Khamsa triomphante*, p 154). Alors seulement, nous pourrions découvrir « *l'éternel émoi du partage / (la) Mélodie de l'être en action* » (*Ton monde sculpté*, p 104).

On ne le rappellera jamais assez : la poésie est le creuset de l'être.

Georges Friedenkraft